

LECTURES

ERES | « Le Coq-héron »

2018/4 N° 235 | pages 186 à 192

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749262208

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2018-4-page-186.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Lectures



Lettres du divan.
Écrire à son psychanalyste
sous la direction de Louise Grenier
Montréal, éditions Liber, 2017, 246 pages

Lettres du divan. Écrire à son psychanalyste est un livre composé de dix-neuf textes. Parmi ces textes, certains relatent en effet l'expérience annoncée par le titre, expérience de l'analysant écrivant à son psychanalyste et de l'analyste lisant l'écrit que l'analysant lui adresse. Mais pas seulement. D'autres mettent au travail ce qui se joue, ce qui questionne dans cette articulation, dans cette zone en mi-teinte où écriture et psychanalyse se rencontrent, d'une manière ou d'une autre. Apparaissent ainsi d'autres points de vue :

– « L'analyste écrit » (jamais à son analysant, d'ailleurs), de la théorie, des poèmes, de la fiction, autofiction, autobiographie ou de la clinique, avec ou sans publication.

– « On écrit à propos de l'écriture », l'acte d'écrire, on théorise l'écrit, la trace, la marque, la fonction de l'écriture, on tente une métapsychologie de l'écriture.

– Enfin, « l'analysant écrit », mais pas forcément à son analyste, ou pas seulement, l'analysant écrit et parfois publie, il y a un rapport particulier, problématique, entre l'analysant et l'écriture, étant donné que la psychanalyse est une

cure par la parole et non par l'écrit. Naturellement, ces points de vue différents sont souvent combinés entre eux et plusieurs se retrouvent évoqués dans un même texte. Pour ma part, j'ai été sensible à ce que certains auteurs du livre ont avancé à propos de l'origine traumatique de la nécessité d'écrire, et parfois de publier. Ainsi y a-t-il plutôt *des* écritures, toutes ne s'originant pas de la même source, ni ne poursuivant le même but, pas plus que portant les mêmes enjeux. Mais certaines écritures comportent un enjeu vital et représentent la seule possibilité d'inventer de l'existence, là où ne demeurent qu'invisibilité, absence, silence, oubli ou mort, un vide, un trou, des ruines, rien, de l'inqualifiable (je pense, par exemple, à *L'invention de la solitude*, de Paul Auster).

Il s'agirait dans un premier temps de rendre figurable ce qui n'a pas de forme ou l'a perdue, de le rendre dicible, puis lisible, ce qui ressemble à une « absence sans nom et sans contour », comme le dit Alejandra Pizarnik, citée par Louise Grenier. Dans un second temps se pose la question de la publication, de la socialisation de l'écrit. Raymond Queneau s'est intéressé de près aux « fous littéraires » dans son roman *Les enfants du limon*. Il a proposé une définition du « fou littéraire » comme celui qui, auteur, n'a aucun lecteur. Il serait donc nécessaire, en cas

de catastrophe psychique, d'avoir à *en passer par l'écriture*, pour que « ce qui est non advenu dans le sujet » (Sophie Lapointe) ait quelque chance d'advenir.

Pascal Herlem

Dans ce recueil collectif dirigé par Louise Grenier, psychologue et psychanalyste à Montréal, s'assemblent des textes de tous styles, tous formats, toutes plumes. L'hétérogénéité des contributions, qui pourrait sembler déroutante de prime abord, s'avère constituer en quelque sorte l'âme de ce livre. Certaines proches du format de la carte postale, d'autres, de l'essai théorisé et formel, ces différentes traces d'acte d'écriture témoignent de la pluralité des adresses que rend possible l'expérience analytique, aux conjugaisons toujours plurielles. Après une courte introduction utile à la présentation du projet, le lecteur se retrouve ainsi assez libre de naviguer en toute liberté dans cet ouvrage agréablement atypique, et dont l'intérêt de la diversité se laisse découvrir au fil de la lecture.

L'acte d'écriture résonne en écho à l'acte de parole, propre à la pratique analytique. Si l'écriture permet en effet de travailler avec finesse les descriptions de nos mondes intérieurs, pour autant, dans la pratique, il est évidemment possible de mener une analyse sans ne jamais recourir à l'écrit. L'écriture et les correspondances furent très tôt, déjà, pour Sigmund Freud, un moyen d'explorer une voie vers l'expérience analytique personnelle. Souvenons-nous, entre autres, de son auto analyse et de ses correspondances avec son très proche ami Wilhelm Fliess. C'est au cœur de ces correspondances, de ces adresses, que Freud fait naître la psychanalyse (cf. *Naissance de la psychanalyse*). C'est peut-être aussi suivant cette voie qu'il tente d'adresser son monde interne et ses contenus inconscients à un autre, témoignant de ses rêves, de son quotidien, de ses avancées théoriques, mais aussi de ses doutes ou de ses constructions plus fantasques telles la télépathie ou la numérologie. Faute d'avoir accepté de

vivre l'exercice analytique avec un autre, il répétera et prolongera l'expérience auto-analytique avec l'aide des autres dans ses nombreuses correspondances (environ 20 000 lettres à près de 387 destinataires¹). Si certaines sont particulièrement intimes, elles sont malgré tout conditionnées par une quête de postérité forte, Freud redoutant que l'accès public de ses pensées intimes n'en vienne à faire vaciller l'édifice théorique et institutionnel de la psychanalyse. Tout au long de son existence, il n'aura de cesse d'utiliser l'écriture, tant pour travailler son monde interne que pour tenter de penser celui des autres, ou encore pour bâtir son œuvre, ouvrant le dialogue avec nombre d'illustres intellectuels de son époque, dont Lou Andreas-Salomé, Romain Rolland, Ludwig Binswanger, Arnold Zweig, Albert Einstein.

Pour le psychanalyste, l'écriture est aussi, outre une modalité pour témoigner, un moyen de prendre du recul, par la théorisation ou par la production artistique littéraire. Janine Altounian soutient la thèse que « toute *publication* cherchant à *socialiser* une subjectivité que la cure laisse peu à peu émerger d'un monde frappé d'invisibilité, ouvre à une nouvelle étape de l'élaboration et elle relance celle-ci en dessinant de nouveaux contours à l'intériorité de l'analysant/écrivain » (p. 15).

De tout temps, les analystes ont investi l'écriture, que ce soit pour y produire des récits de cas, des compte-rendu de leur activité, ou encore des romans, des fictions, des poèmes, voies plus sensibles pour témoigner de la vie psychique à laquelle nous avons accès quotidiennement dans ses singularités infinies et son extraordinaire diversité. Il peut s'agir aussi d'une modalité de choix pour venir élaborer autrement ce qui reste pour l'analyste en souffrance de symbolisation ou de compréhension de l'expérience analytique.

Ainsi Janine Altounian propose : « Pour décondenser le nœud douloureux de ces potentialités émotives en suspens, le travail de l'écriture, tout comme le discours qui s'élabore dans le champ transférentiel de la cure, attaque cette

Influences des apports de la psychanalyse anglaise, après Klein, Bion, Winnicott, Balint...

1. M. Schröter, « Les lettres de Freud : état des lieux, caractéristiques, histoire de l'édition », *Essaim*, n° 19, 2007, p. 27-53, doi:10.3917/ess.019.0027.

paralyse du sens et cherche à traduire en un certain langage ce qui ne disposait pas de mots pour se penser et encore moins pour se dire aux autres » (p. 17).

Dans le même esprit, le projet de ce livre est de présenter, d'interroger, de travailler, les correspondances avec les patients, ceux qui écrivent à leurs analystes, ceux qui écrivent à d'autres mais en parlent sur le divan, ceux qui aimeraient écrire mais redoutent que leur envoi ne reste lettre morte.

De l'autre côté du divan, comment les analystes réceptionnent-ils ces productions qui peuvent leur être adressées ? Certains n'en diront rien, pris dans une neutralité excessive et handicapante, d'autres accuseront réception ou répondront à ces adresses, suivant des modalités qu'il leur faudra à chaque fois inventer.

Mireille Fognini (« Lettres dormantes en poche restante »), dans une belle et importante contribution, met au travail les différentes possibilités de l'usage de l'écrit et ses différentes modalités d'accueil, de réception et d'utilisation que l'analyste peut en faire, pour transformer ces objets d'écritures en ouverture à la parole. Au travers d'un récit de cure analytique, elle témoigne des potentiels que recèle l'écriture tant pour elle que pour sa patiente, en valorisant « les productions que le patient apporte en séance pour *montrer, témoigner, nous dire autrement que par la parole*, certaines parties indicibles voire inaccessibles de lui-même » (p. 46). Certes, ces écrits que les patients nous adressent peuvent renvoyer les analystes à une « *terra incognita*, où la représentation partageable, alphabétisable d'une émotion, d'une expérience demeure encore une friche dangereuse empliée d'inconnu, frappée peut-être même d'interdits, de tabous, de non-symbolisés ou symbolisables » (p. 46-47). Il s'agit ainsi, pour Mireille Fognini, de « tenter d'ouvrir au partage d'une langue commune », dans un trouvé-créé aux esprits winnicottiens. Elle se demande comment produire de la parole avec un tel objet d'écriture : « Lorsque des adultes apportent leur production au décours de leur psychanalyse, il importe de respecter ce médium particulier et d'y être attentif tout autant qu'il est nécessaire de l'être en

psychanalyse d'enfant, en y consacrant du temps, du tact, et de la rêverie partagée » (p. 48).

Ici, le travail de narrativité, pris dans des adresses transférentielles, n'est pas réductible au travail d'écriture ordinaire, mais témoigne d'une cocréation à visée de reconstruction de ses scénarios intérieurs, suivant les voies également explorées par Antonino Ferro : « Le registre de l'expression dans l'écriture est une élaboration *déjà transformée* au sein de la psyché, et cette expression fait elle-même appel implicitement à la lecture de l'autre et à son existence, c'est-à-dire *au partage possible d'une langue commune* à partir d'une exploration privée intime » (p. 67).

Certaines contributions, assez courtes, convoquent chez le lecteur un regard plus littéraire ou poétique, parfois énigmatique ; ces écrits parviennent à soulever des associations ouvertes, faisant ressurgir des souvenirs oubliés, impliquant tant notre propre pratique que nos propres expériences analytiques (F. Godin, J.-F. Chiantaretto, S. Lapointe, I. Lasvergnas, G. Pesant, C. Spielmann).

Évelyne Gosse-Oudard (« Un écrit à deux voix. Création d'un tiers analytique ») témoigne d'un projet d'écriture commun avec une patiente. Dépassant la surprise première et l'aspect atypique du projet, elle en vient à penser cet écrit-à-deux comme une production du champ analytique, de la relation analytique, qui produit ses propres contenus narratifs à deux voix, faisant écho au « tiers analytique » théorisé par le psychanalyste américain Thomas H. Ogden. Là encore, les processus relatifs au jeu et aux phénomènes transitionnels de Winnicott sont à l'honneur de ces pratiques, l'autrice-analyste sachant dépasser la non-conventionnalité pour ouvrir un dialogue innovant avec son analysante.

La transitionnalité est aussi ce qui guide la démarche que nous retrouvons chez Louise Grenier : « Les lettres comme les écrits hors cure pourraient être considérés comme un discours à déchiffrer dans le cadre du transfert au même titre que les rêves ou les associations d'idées en séance, mais pas seulement. Il s'agit

également d'un geste créatif qui ouvre un espace intermédiaire dans la relation analytique comme dans la psyché [du patient] » (p. 109).

Lorsque certains patients sont écrivains, comment ne pas prendre en compte leurs écrits, leurs adresses – et leurs « maladresses » (Chiantaretto) – plus ou moins directes, produites dans l'acte d'écriture ou de publication ? Tout écrit au cours d'une analyse serait-il réductible à une adresse soumise aux effets d'un transfert déplacé ou latéral ? Tout écrit produit par un analysant ne devrait-il être considéré que comme un matériel devant être analysé ? Sans doute pas, mais nous pouvons y voir un contenu qui, dès lors qu'il s'adresse, doit être réceptionné, accueilli, tel un potentiel en latence à ne pas négliger. Si, lorsque l'écrit est adressé à l'analyste, celui-ci est sommé d'en accuser réception, doit-il pour autant y répondre ou l'utiliser comme un produit associatif dans un fil parallèle au processus analytique ?

En considérant, par exemple, l'adresse initiale d'Isabelle Fortier à un analyste, nous pourrions nous demander quel espoir de réception elle pouvait bien imaginer en lui soumettant ainsi son premier écrit : « Il y avait longtemps que j'avais envie d'écrire. Au départ, c'était une sorte de journal intime que j'avais écrit pour un psychanalyste, mais je n'avais pas l'intention d'en faire un livre. Ce que je voulais d'abord, c'était me soigner en mettant en scène mes maux dans l'écriture. Le psychanalyste l'a lu et m'a dit d'en faire un livre pour ne pas travailler de façon analytique. Car n'en faire qu'une thérapie signifiait détruire le texte, or il trouvait cela un peu dommage. J'ai d'abord accepté de renoncer au travail analytique pour que le livre existe », nous dit-elle en 2001². En publiant cette adresse singulière qui allait se transformer en un premier roman (*Putain, Le Seuil*, 2001), si l'analysante potentielle put se muer en l'autrice de talent sous le nom de Nelly Arcan, cela ne fut-il pas aux dépens du maintien d'un cadre propice au travail analytique ? Maintenir l'analyse (ou pour le moins une situation analysante possible) et perdre le potentiel littéraire

d'une production émerge, dans ce type de situations, comme un dilemme irréductible. Cette illustration du cas spécifique de Nelly Arcan est une autre manière de témoigner de ce dont nombre de ces contributions aspirent à interroger au fil de cet ouvrage.

Ce livre aux dix-neuf contributeurs résonne tel un atelier d'écriture au sein duquel nous voyons se déployer les rêveries des analystes à ciel ouvert, une fabrique psychanalytique créative sur l'écriture, offrant au lecteur des articulations fécondes entre ces deux registres d'activité. Des analystes écrivent sur leurs patients écrivains, d'autres sur leur propre expérience d'analysants-écrivains, revisitant ainsi leurs parcours analytiques personnels.

Si, pour Virginia Woolf, l'écriture exige de pouvoir disposer d'une chambre à soi, condition propice au dispositif créateur³, un espace, creuset de l'écriture, cet ouvrage nous offre à penser comment, en miroir, l'analyse peut, sous certaines conditions, devenir « un lieu à soi⁴ », un espace où la solitude est expérimentée en présence de l'autre. L'écriture, quant à elle, est certes une expérience solitaire, mais elle impose aussi à son auteur la présence d'un autre à qui l'adresse est effectuée, et dont la qualité de réception n'est, tant dans l'analyse que dans l'écriture, jamais assurée mais toujours espérée. On relève d'ailleurs, au fil de ces pages, comment certains analystes témoignent de leur expérience d'écriture, qui, n'ayant pas trouvé d'écho chez leur propre analyste, ont souffert de ces expériences où leur adresse ne put trouver quelqu'un pour les accueillir.

Ces *Lettres du divan*, formant un dialogue interanalytique de part et d'autre de l'Atlantique, engagent un mouvement de chevauchement entre les vécus de l'analyste et de l'analysant, lesquels, par l'usage de l'écriture, en viennent à se confondre, suivant les caractéristiques propres à l'expérience du jeu et ses propriétés transitionnelles. L'ouvrage est aussi une invitation à penser autrement les enjeux de l'écrit avec nos patients, comme lorsqu'ils nous adressent des mails par exemple, mais encore, à considérer

Influences des apports de la psychanalyse anglaise, après Klein, Bion, Winnicott, Balint...

2. N. Arcan, *France Soir*, 4 décembre 2001. Elle évoque ailleurs (revue *Les libraires*, septembre 2001) : « Il y avait longtemps que j'avais envie d'écrire. [...] À 25 ans [...] j'ai alors décidé de me lancer dans une espèce de journal intime, d'abord pour mettre par écrit certaines idées et réflexions qui m'obsédaient, afin de les faire lire à un psychanalyste. J'ai rencontré un psy, Patrick Cady, qui a une sensibilité littéraire. Il a laissé l'analyse de côté parce qu'il a perçu la qualité de mon écriture, et m'a conseillé d'en faire un livre », <http://revue.leslibraires.ca/articles/litterature-quebecoise/nelly-arcan-les-hommes-qui-passent-maman>.

3. Chez V. Woolf, l'espace n'est pas le seul enjeu, car il faut selon elle pouvoir disposer de conditions matérielles qui garantissent le travail créateur : « La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles. La poésie dépend de la liberté intellectuelle » (*Une chambre à soi*, Paris, Gonthier, 1977, p. 162).

4. Suivant la nouvelle traduction réalisée par Marie Darrieussecq (V. Woolf, *Un lieu à soi*, Paris, Denoël, 2016).

que psychanalyse et écriture ont partie liée, de façon telle à ce que le travail d'écriture, bien qu'étant non assimilable au travail de parole en séance, rend possibles d'autres voies de frayage vers l'accès à certains processus psychiques autrement inaccessibles, que ce soit chez les patients ou au sein de notre propre fonctionnement psychique.

Jean-Baptiste Desveaux

Le non-moi. Entre stupeur et symptôme

Laurent Danon-Boileau

Gallimard, novembre 2017, 160 pages

La collection « Connaissance de l'Inconscient » chez Gallimard, fondée par Jean-Bertrand Pontalis et dirigée par Michel Gribinski, accueille avec cet ouvrage sa dernière parution.

Quand on feuillette les ouvrages édités depuis les débuts de la collection – le premier est consacré à une *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister* – on découvre un aperçu des différentes manières de rendre compte des développements de la psychanalyse, puisqu'on chemine entre des correspondances, des écrits théoriques originaux d'auteurs français ou étrangers de différentes écoles analytiques, ainsi que des auteurs venant d'autres horizons intellectuels. Les courants de pensée et les styles de transmission apparaissent donc variés et la lecture des titres offre un véritable panorama de l'histoire de la psychanalyse en France ! L'ouvrage de L. Danon-Boileau s'inscrit tout naturellement dans cette filiation, tout en faisant un léger pas de côté en explorant une voie d'écriture singulière : c'est elle dont je tenterai de parler, car elle constitue un fondement original de l'ouvrage.

Mais, tout d'abord, un mot sur son auteur qui a déjà publié divers écrits côtoyant la fiction et les singularités du langage et de ses troubles : il possède donc plusieurs cordes à son arc comme linguiste, universitaire, spécialiste du langage chez l'enfant et membre de la Société psychanalytique de Paris. Ici,

dans ce nouvel opus, sont rassemblées en une savante et éclairante présentation ces influences qui délimitent ainsi un vaste champ d'expérience. Les frontières deviennent cependant poreuses et se franchissent avec aisance, incitant le lecteur à quitter un formalisme étroit : le titre d'ailleurs nous y invite, de plus l'ouvrage peut être lu dans le désordre, chaque lecteur peut décider de la progression qu'il souhaite adopter pour cheminer entre la cinquantaine des textes ou fragments qui le composent.

Chacun des titres des courts chapitres est explicites et renvoie à des pensées puisant à des séquences de cure, des commentaires de lectures ou des évocations incidentales survenues en après-coup de séances. À « Méconnaître l'objet » répond « L'objet reconnu » ; « Mots d'enfants » à « Mots primitifs », jusqu'aux derniers « Création, créativité » et « L'auteur et sa folie ». Ce bref aperçu ne peut que souligner la complexité du fonctionnement psychique dévoilée avec ses contradictions, ses impasses mais aussi ses illuminations salvatrices, qui laissent transparaître la dimension tragique et imprévue de cet espace psychique qu'est l'inconscient. Danon-Boileau laisse parler ses influences familiales et, si le linguiste soutient l'analyste dans une impasse, celui-ci reprend son originalité quand il s'agit d'écouter les formes des transferts : dans ce jeu de la pensée, l'inquiétude circule et dévoile « l'altérité instable du sujet ».

Car le sujet est au cœur de l'ouvrage avec ses états de fonctionnement intime qui échappent à toute catégorisation stricte, et le talent de l'auteur réside dans sa manière propre de nous permettre d'errer, de nous quitter et de nous retrouver – car le moi encombrant est trop soucieux d'unité – et du même coup d'explorer les limites de ce non-moi où les mots font sourdre des images et des fragments de langage venus tout droit des albums de l'enfance. Parfois les thèmes apparaissent déconcertants, comme l'est la survenue des mots d'enfants ! Qu'allons-nous trouver derrière les chapitres intitulés « Voilà ! Voilà ? » et « Le bœuf sidéré » ?

Le premier nous aiguille vers un rêve de l'auteur rapporté en séance, et le second nous conduit rapidement – trop ? – vers Édouard Pichon, René Diatkine et la chèvre de monsieur Seguin ! Le « trop » peut être entendu comme une critique car le lecteur reste sur sa faim... mais il s'inscrit comme une invitation faite au lecteur d'ouvrir son attention, autant vers l'exploration du non-moi que vers celle des références associées à chaque chapitre.

Ainsi, une manière nouvelle de transmettre l'expérience analytique apparaît insensiblement dans cet ouvrage et en fait son originalité. Une attention est portée à la vibration des différentes instances psychiques durant le travail d'écoute : associations, silence, énonciations, surprise, les actes psychiques et corporels de la séance sont convoqués, dévoilant que la passivité n'est qu'apparente. L'intérêt de cet ouvrage est de visiter un domaine psychique intime, sans impudeur, invitant plutôt le lecteur à faire de même pour éprouver lui aussi le plaisir de se perdre au détour de pensées inconvenantes ou tout simplement surprenantes, celles-là mêmes qui peuplèrent les temps premiers de la constitution du psychisme. L'érudition trouve alors place au service de cette exploration mais avec discrétion et précision, comme il se doit, un peu à la manière dont l'interprétation doit survenir en séance.

Lecture faite, un temps de dépersonnalisation demeure, même discrètement perceptible. La sorcière métapsychologique qui veille était là, mais au loin, elle vaquait à d'autres occupations. L'inconscient n'est pas davantage connu, malgré le titre de la collection, car tel n'était pas le but avoué de l'auteur ; mais les plaisirs de lire, d'énoncer voire d'écrire sont sortis grandis, renforcés et vainqueurs de ce temps passé en bonne compagnie.

L'inconscient a été approché « avec bribes et ratures » dans des intermittences volées à l'angoisse, arrachées à la tendance unitaire du moi.

Jean-Yves Tamet

*The Motive for Metaphor
Brief Essays on Poetry and
Psychoanalysis*
Henry M. Seiden
Routledge, 2015, 164 pages

Voici un ouvrage en anglais qu'il serait urgent de traduire pour que les lecteurs francophones puissent le déguster... Freud disait lui-même que, partout où il allait, un poète l'avait toujours précédé. Il invitait les psychanalystes à laisser la parole aux poètes. Ainsi la psychanalyse a-t-elle entretenu dès l'origine des liens étroits avec la poésie.

Ce livre s'attache à saisir ce qui est à l'œuvre derrière les métaphores qu'utilisent poètes et psychanalystes. N'étant pas poète, nous avons renoncé à en traduire le titre, tiré d'un poème de Wallace Stevens, dans lequel celui-ci nous invite à saisir ce qui nous échappe et à donner du sens à ces choses infimes qui ne sont jamais réellement exprimées et dans lesquelles nous ne sommes pas tout à fait nous-mêmes. N'est-ce pas précisément de l'inconscient qu'il s'agit là ? Nous y sommes, sans y être tout à fait nous-mêmes...

C'est à une exploration singulière des liens entre poésie et psychanalyse que nous convie notre collègue psychanalyste américain Henry M. Seiden, qui est aussi poète. Il a publié non seulement de nombreux poèmes dans diverses revues poétiques (*Poetry*, *Literal Latte*, *Passager*...) mais aussi des articles psychanalytiques sur l'utilisation de la métaphore en psychothérapie et de la poésie en psychothérapie d'enfants, tout comme sur Wallace Stevens et Ernest Hemingway. Il est également coauteur, avec Christopher Lukas, de *Silent Grief : Living in the Wake of Suicide* (Le chagrin silencieux : vivre après un suicide).

Son exploration des liens entre poésie et psychanalyse se situe dans la lignée de celles menées par Ella Sharpe, Lacan, Bion et Winnicott. Notons au passage que nos collègues anglo-saxons semblent beaucoup plus nourris de poésie que nous ne le sommes... N'est-ce pas, en effet, à la poésie de Keats que Bion a emprunté la notion de capacité négative,

*Influences des apports
de la psychanalyse anglaise,
après Klein, Bion, Winnicott,
Balint...*

pour désigner la « capacité d'être dans l'incertitude, le mystère, le doute, sans s'irriter à quêter des faits et une raison » ?

Les courts essais qui composent chaque chapitre de cet ouvrage se présentent comme autant de méditations, chacune inspirée par un poème. À côté de poètes dont les œuvres nous sont connues (Auden, Elisabeth Bishop, Seamus Heaney, Tennyson et Cavafy...) figurent d'autres poètes, principalement américains, dont les œuvres nous sont inconnues car elles n'ont pas encore été traduites en notre langue.

Ce qu'Henry M. Seiden cherche à mettre en lumière dans chaque essai, c'est l'expérience humaine qui a inspiré le poème. Ces expériences, nous les connaissons tous : ce moment infime où, pris dans le tourbillon de la vie et de nos habitudes, nous sommes tentés de téléphoner à nos morts, oubliant soudain qu'ils ne sont plus, la fulgurance de la douleur, l'émerveillement d'un instant, le plaisir du jeu, l'appréhension de notre vieillissement. C'est à l'évocation de nos expériences humaines que s'attachent les poètes cités par Seiden, et c'est pour cela qu'ils nous touchent. Le poète pointe un détail. Une image évoque une atmosphère, un sentiment et suffit à nous saisir.

Chacune à sa manière, poésie et psychanalyse nous parlent de la vérité de notre essence humaine, de ce qu'il y a de plus vrai et de plus sensible en nous. Seiden précise comment le poète y parvient avec l'évocation de détails minuscules qui opèrent soudain un effet de transcendance. L'analyste est lui aussi amené à vivre de tels moments de transcendance dans sa rencontre avec son analysant ; moments magiques où l'inconscient surgit, surprenant les deux protagonistes et donnant soudain sens à ce qui n'était jusque-là qu'obscurité et confusion.

Poètes et analystes utilisent un même matériau, la langue, les mots, les métaphores. Le poète condense tout dans

les mots, tandis que l'analyste dispose également du langage du corps.

Seiden développe aussi dans cet ouvrage comment le détour de la poésie vient l'inspirer et l'éclairer sur ce qui se joue dans son travail clinique. Elle l'aide à comprendre et le rend particulièrement sensible, dans son travail d'analyste, au plaisir qu'il prend à la manière dont la signification naît et se transforme, soulevant souvent ainsi plus de questions qu'elle n'en résout.

À ses yeux, la poésie crée de la beauté d'une manière qui ne diffère guère de celle dont le psychanalyste crée de la vérité.

Découverte, évocation, élaboration, transformation. Tout ce que le patient dit renvoie à un monde plus vaste dont le panorama émerge peu à peu.

Certains essais renvoient plus spécifiquement à notre métier d'analyste, tel cet essai sur « la musique de l'empathie » consacré à un poème de William Carlos Williams, qui, à travers des fleurs blanches et un âtre éteint, nous laisse deviner le désarroi et le vide ressentis par une veuve. Précisons que William Carlos Williams était médecin obstétricien et pédiatre, et partageait sa vie au début du dernier siècle entre pratique médicale et écriture poétique. Cette double expérience rend son évocation dans cet ouvrage particulièrement pertinente.

Je n'aurais qu'un regret à exprimer au terme de cette brève note sur cet ouvrage si inspirant, qui se savoure essai après essai. Il me semble qu'il laisse de côté la question délicate de l'inscription de nos expériences précoces, archaïques et infraverbales dans la matière poétique. On peut les repérer dans les œuvres de certains poètes contemporains... Là aussi s'impose un lien avec la psychanalyse, au sens d'une inscription possible et particulière de ces traces dans le langage.

Géraldine Le Roy